

Le grand arbre est tombé. [écrivait Victor Hugo après la mort de son père]
Plus de père ! plus rien qu'une mémoire.
Plus de récits guerriers, plus de beaux cheveux blancs
A faire caresser par les petits enfants.

Ces vers feront écho aux cris de Louise en ce 6 juin : Jacques est mort ! Jacques est mort !

Oui, Jacques est mort, en service, comme le lieutenant Péguy qui tomba, le deuxième jour de la Grande Guerre, il y a juste un siècle, frappé d'une balle en plein front dans un champ de blé juste moissonné. Jacques, n'avait pas 39 ans comme Péguy mais 94 ans. C'était la même flamme qui l'animait pourtant quand il s'écroula sur son ordinateur en ce matin du 6 juin occupé à écrire l'article qui paraîtra à titre posthume dans la revue *Commentaire* du mois de juillet. Oui, Jacques fut un combattant, jusqu'à son dernier souffle, ou si on préfère un résistant acharné, comme le lieutenant Péguy. Le général de Gaulle était un autre modèle de Jacques comme le dit son dernier livre, paru en 2004, *Pierre Leroux, Charles Péguy, Charles de Gaulle et l'Europe*. Je vois un beau symbole dans le fait que Jacques se soit écroulé au matin du 70^e anniversaire du débarquement allié en Normandie. Toute son existence a été structurée par la conscience des deux grands conflits du XX^e siècle. Son père Albert, dont la photo était toujours placée à côté de son ordinateur, et dont j'ai moi-même le niveau d'artilleur sur ma table de travail avait fait la Grande Guerre de bout en bout. J'ai retrouvé ses lettres de guerre qu'on peut maintenant lire sous le titre de *Lettres à Léa* publiées grâce à mon frère aux éditions de l'Aube. Ce livre émouvant fut le cadeau que nous fîmes à notre père pour son 90^e anniversaire.

En 1939, Jacques avait 19 ans. Il était soutien de famille mais s'engagea volontairement contre Hitler sans savoir quel dictateur il détestait le plus, d'Hitler et de Staline, ni lequel allait triompher. La guerre ne dura pas longtemps en France et c'est dans son enseignement que se déroulèrent les combats de Jacques. Il enseigna pendant quinze années le français, le latin et le grec à la khâgne de Marseille où il forma toute une génération de professeurs d'Université sur lesquels il laissa une empreinte profonde, plusieurs d'entre eux sont venus lui rendre hommage aujourd'hui. Il enseigna ensuite la littérature française des 19^e et 20^e siècles à l'Université de Provence. Après Charles Péguy sur lequel il avait fait sa thèse, le socialisme républicain initié par Pierre Leroux fut le combat de sa vie. Le 21^e et dernier Bulletin de l'Association des Amis de Pierre Leroux, dont il fut le fondateur voici 30 ans, parut au mois de mars dernier.

C'est dire que les moyens intellectuels de Jacques étaient intacts après 94 années d'usage. Chateaubriand remarque que la mémoire est souvent la qualité de la sottise, comme si l'analyse et la synthèse, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse avaient du mal à cohabiter. Jacques avait ces deux qualités. Tous ceux qui l'ont connu étaient étonnés par sa mémoire infaillible et inépuisable, par sa parole toujours féconde, inventive, tantôt passionnée et révoltée, tantôt empreinte d'humour et de poésie. Et par sa vision extra-large ! La formule qui m'est venue à l'esprit est qu'il avait chargé sur ses

épaules deux siècles de conscience européenne. En même temps, il détestait l'intellectualisme et la verbosité et, malgré les court-circuit parfois déconcertants de sa parole, j'en ai toujours admiré la simplicité sans affectation et le goût très personnel que je comparerai à celui de Jean Giono qu'il aimait tellement.

J'ai toujours pensé que notre père aurait été poète s'il ne s'était fixé d'autre but. « Elles sont si mignonnes », dit-il, une fois, de ses arrières-petites-filles bien faciles à caser dans notre voiture, utilisant le terme *mignonne* dans son sens ancien de *menues*. *Elle sont si mignonnes...* Je me souviens d'un déjeuner sur l'herbe que nous avons fait ensemble au cours de nos innombrables promenades dans notre cher Luberon. C'était au printemps 2010, au dessous d'Oppède, sur un coteau planté de vignes, un autre 6 juin, je l'avais noté. Le chant des oiseaux lui rappelait un mot de sa grand-mère, il n'y a pas loin d'un siècle, en pareille circonstance. Cette vieille paysanne vosgienne a parlé « du pain sifflé des oiseaux ». *Le pain sifflé des oiseaux...* Je me souviens aussi de ce mot recueilli par mon père dans la bouche d'un fermier de Vaugines, Monsieur Rilque. De qui croyez-vous que Monsieur Rilque a dit, ce jour-là : « Voyez comme il est galant ! » ? Il l'a dit d'un coq qui venait de tendre avec son bec un ver à l'intention d'une dame de son poulailler. *Galant...* Un adjectif qui nous vient du siècle de Louis XIV ! Je pourrais citer ainsi bien des souvenirs charmants dans leur simplicité rustique.

Le socialisme démocratique et républicain dont Pierre Leroux fut l'initiateur dans les années 1830 résume le combat de la vie de Jacques. Les relations de ce socialisme avec le marxisme-léninisme, d'une part, avec l'Église catholique d'autre part sont les deux points douloureux sur lesquels il revenait sans cesse. Il fit ses premières armes à l'époque de la guerre froide, dans les années 50 et 60, quand la grande majorité de l'intelligentsia française était sous l'influence du stalinisme. Nous l'avons entendu cent fois polémiquer contre Sartre, contre Madeleine Rebérioux, contre Henri Guillemin. La poussière de ce combat est presque retombée aujourd'hui et il me semble que nous pouvons dire, 25 ans après la chute du mur de Berlin, qu'il avait entièrement raison. L'histoire a tranché : le socialisme collectiviste et totalitaire a conduit 44 pays du monde à une épouvantable catastrophe dont Leroux et Péguy avaient été les prophètes impuissants.

Ancien élève des jésuites, Jacques était passionné par les rapports du socialisme avec le christianisme. D'un côté, le marxisme considérait, sans trop de nuance, que la religion était l'opium du peuple et ses adeptes multiplièrent les persécutions. Pierre Leroux au contraire était très respectueux de l'Évangile en même temps qu'ouvert aux religions de la Chine et de l'Inde et convaincu qu'aucun peuple ne pouvait vivre sans religion. Je crois que ce que je vais dire maintenant peut être dit dans cette Église de Vaugines devant le Père Tite. L'Église catholique du XIX^e siècle n'était pas celle d'aujourd'hui. Le concile de Vatican II, achevé en 1965, a réconcilié la religion catholique avec la démocratie et la république, avec la science et le progrès. Pierre Leroux, lui, eut à affronter une Église tout à fait différente, très réactionnaire en un mot. Comme Leroux, Jacques fut logiquement très anticlérical concernant cette époque, mais ses colères étaient l'envers de sa déception et de son espérance. Une véritable amitié le lia au cardinal Jean Daniélou ainsi qu'au cardinal de Lubac à qui il fit connaître Pierre Leroux,

et qui jouèrent un grand rôle dans le Concile de Vatican II. Je me souviens d'avoir, jeune garçon, connu le cardinal Daniélou venu nous rendre visite dans notre maison de Vaugines où il a même joué au ping-pong avec ma sœur Béatrice. Notre père a écrit et nous a raconté souvent la visite que le cardinal lui fit faire chez la comtesse d'Yvernois dont le château de Pradines se trouve près de Grambois, à quelques kilomètres d'ici. Dans le salon, Jacques jeta un œil sur la bibliothèque et en tira avec surprise, l'ouvrage de Pierre Leroux, *De l'humanité*, qui offre ces mots de Saint Paul en épigraphe qu'il montra au cardinal : « Nous ne faisons tous qu'un seul corps. » Le lien entre le socialisme républicain et le christianisme devenait possible. Dit sous une autre forme, la fraternité exprimée par l'Évangile n'est pas différente de la fraternité de la devise républicaine. Telle était la foi de Leroux et de Jacques.

Tout cela montre que les combats de Jacques se firent toujours sur deux fronts, contre la doxa marxiste-léniniste et contre la doxa catholique pré-conciliaire. Il parlait avec beaucoup d'admiration du pape polonais qui vient d'être canonisé et qui a fait rouler, en soutenant Solidarnosc, la première pierre de l'éboule qui a fini par emporter tout le communisme. Il mettait aussi beaucoup d'espérance dans le pape François.

Je sais que beaucoup de gens n'arrivaient pas à comprendre ce que Jacques essayait d'expliquer. C'est même l'un de mes crève-cœur de constater comme il fut mal compris lui qui, chaque matin, guettait sa boîte aux lettres avec anxiété. Sa position était doublement paradoxale : trop religieux pour les intellectuels, trop critique pour la doxa religieuse traditionnelle. Je sais que la lecture de ses livres et de ses Bulletins est parfois rude en raison de l'immensité des connaissances qu'il mettait sans cesse en jeu. Je pense aussi que le combat double qu'il menait sans cesse était trop difficile pour les adeptes des autoroutes de la pensée, qui abondent tellement. Un paradoxe, c'est difficile, mais deux à la fois, c'est pas possible !! Ce sont pourtant bel et bien deux guerres froides et non une seule que nous avons vécues au XX^e siècle !

Je me tourne maintenant vers Louise et vers « l'immense majesté de sa douleur de veuve », c'est un vers de Baudelaire. Jacques et Louise ont partagé 67 années de leur vie. Ils se connaissaient même depuis leur plus petite enfance puisque leurs pères se sont rencontrés au feu en 1914. Je voudrais dire un mot de l'extraordinaire affection et de la patience inlassable que Jacques a manifestées jusqu'à la fin pour Louise, hanté comme souvent dans les vieux couples par la peur de disparaître le premier et de laisser l'autre. Combien de fois ai-je entendu Jacques évoquer la légende de Philémon et Baucis et réciter à Louise ce vers de la Fontaine sur la métamorphose des vieux époux fidèles, en bien détachant les syllabes parce que Louise n'entend pas très bien : « Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne ».

La succession des générations est chose inéluctable et précieuse qui permet, comme les tuiles d'un toit qui se recouvrent bien, que les plus jeunes prennent soin des anciens qui les ont soignés au commencement, jusqu'au jour où il est temps pour ces derniers de « rendre à la grande nature tout ce qu'ensemble elle avait joint », encore un vers de Baudelaire. Papa avait sans doute des défauts. On ne vit pas dans les hautes sphères sans manquer parfois de présence à l'immédiat. Je suis moi-même resté brouillé avec lui pendant de longues et douloureuses années avant de réussir une merveilleuse

réconciliation, il y a 7 ans. Je voudrais aussi évoquer la qualité du sourire de Jacques qui savait être charmant et en disait, je crois, beaucoup sur sa personne.

Je finirai en évoquant le coup de téléphone que papa m'a passé la veille de sa mort pour me demander de vérifier sur google une citation de Charles Perrault que voici : « Certains fleuves s'abîment dans un gouffre avant de couler longtemps sous la terre et de trouver enfin une ouverture d'où ils ressortent avec la même abondance. » Cette phrase extraite du *Parallèles des Anciens et des Modernes* consonne parfaitement avec la pensée de l'évolution propre à Pierre Leroux. Leroux dit que les morts revivent à travers leurs descendants qui se nourrissent de leur vie. Il faudrait ajouter : *sous une forme toujours nouvelle*. Cela signifie que la nostalgie est erreur contre la vie, mais aussi, et tout autant, que le passé est notre nourriture de chaque jour car il n'y en a pas d'autre. C'est aussi ce que dit Proust dans une phrase conclusive de la Recherche du temps perdu :

La loi cruelle de l'art est que les êtres meurent et que nous-mêmes nous mourrions en épuisant toutes les souffrances, pour que pousse l'herbe non de l'oubli, mais de la vie éternelle, l'herbe drue des œuvres fécondes, sur laquelle les générations viendront faire gaîment, sans souci de ceux qui dorment en dessous, leur « déjeuner sur l'herbe.

Je dirai enfin le bonheur que j'ai eu de faire la connaissance réconfortante du Père Tite qui m'a accueilli avec sa chaleur toute africaine. Je m'efface maintenant pour qu'il célèbre cette Bénédiction.

Textes de Leroux lus sur la tombe de Jacques (Anthologie BV)

1) p. 180-183

Les végétaux se nourrissent et s'entretiennent aux dépens des minéraux qu'ils transforment en substances végétales, ou aux dépens de substances déjà végétalisées par d'autres végétaux. De même, les animaux se nourrissent de substances végétales ou de substances déjà animalisées par d'autres animaux. Il s'ensuit que la vie se nourrit de ses produits antérieurs.

De même, l'humanité ne se serait jamais élevée au-delà de son degré le plus brut, et pour ainsi dire le plus animal, si la vie humaine ne s'était pas greffée sur elle-même en se nourrissant des produits déjà accomplis par elle dans des générations antérieures.

Ainsi la simplicité de la loi que nous avons observée dans la nature physique se continue jusque dans la vie la plus immatérielle. Connaître, c'est réellement, en un certain sens, se nourrir de la vie d'un homme antérieur. De même que la vie

animale s'entretient en s'assimilant des produits déjà animalisés, de même la vie humaine, la vie du moi, la vie spirituelle ou immatérielle s'entretient parce que les hommes s'assimilent les produits déjà spiritualisés par d'autres hommes, par d'autres générations.

Les siècles et les générations sont à l'humanité ce que les genres et les espèces sont à l'animal.

2) p. 216 [à la suite après une pause]

LIBERTÉ, FRATERNITÉ, EGALITÉ, sainte devise de nos pères... Qui l'a trouvée cette formule sublime ? qui l'a proférée le premier ? on l'ignore : personne ne l'a faite, et c'est tout le monde pour ainsi dire qui l'a faite. L'enthousiasme, dans les révolutions, met à nu et révèle les profondeurs de la vie, comme les grandes tempêtes mettent quelquefois à nu le fond des mers. Peut-être est-ce un homme des derniers rangs du peuple qui, dans l'exaltation du patriotisme, a le premier réuni ces trois mots qui ne l'avaient encore jamais été. En ce cas, il était fier et prêt à mourir pour sa patrie, comme un citoyen de Sparte ou de Rome, ce prolétaire, et ce fut pourquoi il s'écria : *liberté*. Mais entre Rome et nous, le christianisme avait passé, et le révolutionnaire français se souvint de celui que Camille Desmoulins appelait le sans-culotte Jésus ; son cœur lui fit donc proclamer un second commandement, la *fraternité*. Or il n'était plus chrétien, quoiqu'il admit la morale du Christ, et il fallait pourtant à son intelligence une croyance, un dogme. Le XVIII^e siècle n'avait pas non plus passé en vain ; cet homme avait lu Rousseau ; il proféra le mot d'*égalité*.

Interprète infatigable du socialisme républicain initié par Pierre Leroux dans les années 1830 et continué par Charles Péguy, Jacques Viard s'est écroulé sur son ordinateur, à 94 ans, au matin du 6 juin 2014, occupé à mettre la dernière touche à l'article qui paraîtra au mois de Juillet dans *Commentaire, Pierre Leroux, Charles Péguy et Rome*. Né en 1920 à Remiremont, fils d'un officier artilleur, lui-même engagé volontaire en 1939 contre Hitler sans savoir quel dictateur il détestait le plus, d'Hitler et de Staline, ni lequel allait triompher, Jacques Viard a placé Péguy et de Gaulle au faite de son Panthéon. Après guerre, il enseigna pendant quinze années le français, le latin et le grec à la khâgne de Marseille où il forma toute une génération de professeurs de lycée et d'Université sur lesquels il laissa une empreinte profonde. Il fut ensuite élu au CNRS puis à l'Université de Provence où, jusqu'en 1987, il enseigna la littérature française des 19^e et 20^e siècles.

Après sa thèse consacrée à Charles Péguy (Klincksieck, 1069), le combat de sa vie fut de faire revivre la pensée synthétique de Pierre Leroux. Le 21^e et dernier Bulletin de l'Association des Amis de Pierre Leroux, dont il fut le fondateur voici 30 ans, parut au mois de mars dernier. Les relations de ce socialisme avec le marxisme-léninisme, d'une part, avec l'Église catholique d'autre part sont les deux points douloureux sur lesquels il revenait sans cesse. Il

fit ses premières armes dans les années 50 et 60 : avant le Concile de Vatican II qui réconcilia l'Église avec la république, et à l'époque de la guerre froide, quand la plus grande partie de l'intelligentsia française était sous l'influence du stalinisme. Il polémiqua rudement contre Sartre, contre Henri Guillemin, contre Madeleine Rebérioux.

Ancien élève des jésuites, Jacques était passionné par les rapports du socialisme avec le christianisme. Marx avait rompu avec Pierre Leroux en 1844 sur la question religieuse. Pierre Leroux était sans pitié pour les compromissions de l'Église catholique avec les privilégiés de la noblesse et de l'argent, complice du coup d'État de Napoléon III, mais il était respectueux de la morale de l'Évangile destinée à se réaliser sur terre comme Saint-Simon l'avait proclamé en 1825. Il était aussi ouvert aux religions de la Chine et de l'Inde et convaincu qu'aucun peuple ne pouvait vivre sans religion. Jacques Viard fit connaître Leroux au cardinal de Lubac et se lia d'une véritable amitié avec le cardinal Daniélou, lesquels jouèrent un grand rôle dans le Concile de 1965. Il a souvent raconté comment il découvrit l'ouvrage de Pierre Leroux *De l'Humanité* dans la bibliothèque du château de la comtesse d'Yvernois à Grambois et lut devant le cardinal étonné l'épigramme de Saint Paul : « Nous ne faisons tous qu'un seul corps. » Le lien entre le socialisme républicain et le christianisme redevenait possible. Dit sous une autre forme, la fraternité exprimée par l'Évangile n'est pas différente de la fraternité de la devise républicaine.

Tout cela montre qu'il y eut en réalité deux guerres froides et que les combats de Jacques Viard se firent toujours sur deux fronts, contre la doxa marxiste-léniniste et contre la doxa catholique pré-conciliaire. Il parlait avec beaucoup d'admiration du « pape polonais », récemment canonisé, qui a fait rouler, en soutenant Solidarnosc, la première pierre de l'éboulis qui a fini par emporter tout le communisme et il mettait beaucoup d'espérance dans le pape François.

Malgré le Concile et la chute du mur de Berlin, la position de Jacques Viard reste profondément atypique. Son immense érudition et la vivacité de sa polémique, qui témoigne des blessures reçues au temps de la guerre froide, ne doivent pas tromper : le fond de sa pensée est empreint d'une dialectique originale héritée de Pierre Leroux. Leroux repoussait avec la même vigueur ce qu'il appelait le *socialisme absolu* et l'*individualisme absolu*, les nostalgies réactionnelles et les révolutions trop hâtives. Devant chaque problème, il commençait à tracer un triangle... Longtemps occultée, la pensée de Pierre Leroux remonte lentement à la surface, désormais facilement accessible grâce à l'*Anthologie* fournie en 2005 par les éditions Le Bord de l'Eau.

Sous le nom de *pangermanisme*, Jacques Viard repoussait aussi bien le socialisme scientifique marxiste que les buts de guerres allemands de 1914 et de 1939 au profit d'un socialisme moins français qu'européen et russe comme en témoigne son livre paru en 1982 aux Éditions Acte Sud, *Pierre Leroux et les socialistes européens*. Il consacra beaucoup d'efforts à mettre en évidence le fil souterrain qui relie Péguy à Leroux, ainsi que les affinités cachées entre Péguy et Proust. Proche du Luberon qu'il aimait tant et où après la khâgne de Marseille s'était réfugié ce qu'il appelait *la dissidence provençale*, le monde de Giono fut une autre passion de Jacques Viard qui mit en évidence la présence de la tradition quarante-huitarde dans le cycle du *Hussard sur le toit*.

